

VI. *Le Choix des Mots...* Clément Rosset

Jean Marie ANDRE

« La Fontaine parle au tout début de ses *Amours de Psyché*, de quatre amis dont l'un « tombait parfois dans la maladie du siècle et faisait un livre. » Une lettre que j'ai reçue il y a quelques années, provenant du ministère des affaires sociales et de l'intégration et signée de M. Nicolas Dufourcq, m'adresse le reproche d'avoir été moi-même atteint par cette maladie du siècle et me demande pourquoi j'écris, insistant sur l'idée (qui peut sembler paradoxale) que les qualités mêmes de mes livres et de ma réflexion (selon M. Dufourcq) sont de celles qui auraient dû me mettre le premier à l'abri de cette folie qui consiste selon lui à écrire. C'est là, à peu près ce qu'exprimait Montaigne, remarquant dès la première ligne du long essai qu'il a intitulé *De la vérité* qu'il n'est à l'aventure aucune [vanité] plus expresse que d'en écrire ». Je remarquerai en passant que cette lucidité de Montaigne, exceptionnelle ici comme partout, ne l'a pas empêché d'écrire son essai sur la vanité, ni l'ensemble des *Essais*. Et j'ajouterai cette considération aggravante, en ce qui regarde l'écriture en général, que celle-ci présente l'inconvénient supplémentaire de constituer un travail à la fois inutile et totalement épuisant, et d'autant plus épuisant qu'il est ressenti comme plus inutile par l'écrivain qui s'y emploie, ou quelque auteur que ce soit, dès lors que celui-ci est bien conscient de ce qu'il fait, tel Zola qui fait dire à son porte-parole Sandoz, dans *L'œuvre* : « Quand la terre claquera dans l'espace comme une noix sèche, nos œuvres n'ajouteront pas un atome à sa poussière. » C'est pourquoi l'écriture comme toute création, n'est pas seulement le plus vain des travaux, mais aussi et c'est un comble, le plus laborieux et le plus pénible. Car un coefficient d'absurdité l'affecte davantage que tout autre forme de travail ; lequel, tel celui qui préside à l'élaboration d'un pain excellent ou d'un grand vin, peut du moins tabler sur une finalité tangible, sur une gratification à court et moyen terme. Ce qui n'est pas le cas de l'auteur, qu'il soit faiseur de livres, de musique ou de peinture, dont la vraie reconnaissance ne saurait venir, si par extraordinaire elle devait venir, que beaucoup plus tard et le plus souvent après sa mort. Et encore cette reconnaissance posthume, déjà très improbable en elle-même, jouirait-elle par surcroît d'un bénéfice peu appréciable en soi, puisque dans tous les cas la mort et l'oubli finiront bien par s'emparer d'elle à son tour, comme le suggère Zola dans la phrase citée plus haut. Face à l'ensemble des travaux concevables, pénibles certes mais plus ou moins nécessaires et plus ou moins payés, le travail d'écriture fait figure de travail à la fois supplémentaire et non payé. Je conçois donc très volontiers qu'on puisse tenir légitimement celui-ci comme une sorte de « maladie » ou de folie ; et qu'on pense avec le philosophe chinois Tchouang-Tseu que « l'homme parfait est sans moi, l'homme inspiré est sans œuvre, l'homme saint ne laisse pas de nom. » Le fait d'écrire, outre le labeur exorbitant qu'il implique, comporte également un risque de dommage sérieux pour la réputation de l'auteur [...]

[...] Vous savez certainement, monsieur Dufourcq, que la question que vous me posez - « pourquoi écrivez-vous ? - a déjà été posée mille fois et a déjà reçu des milliers de réponses. Parmi ces réponses, j'en retiendrais pour ma part essentiellement deux, souvent données par bien d'autres, parcequ'elles concernent des motivations sans doute, j'y reviendrai. -Il y a d'abord le fait que je « publie » des ouvrages et les présente ainsi, sans vraiment y tenir d'ailleurs, à l'appréciation d'autrui, j'ai toujours écrit d'abord et essentiellement pour moi-même sur des questions dont il se trouvait qu'elles m'intéressaient et m'intriguaient au plus haut degré. Autant d'opuscules- et même ce texte que j'écris apparemment à votre intention mais en réalité à la mienne-, autant réponses données adressées par moi aux questions que je me posais moi-même ; en sorte que je dirais volontiers, pour parodier Molière dans *Les Femmes savantes*, que « c'est toujours à moi que mon discours s'adresse »- et non aux autres auxquels il semble s'adresser,[...]Je n'ai jamais écrit que pour essayer d'y voir clair sur des sujets qui retenaient mon attention mais que je ne parvenais à concevoir que confusément. Une fois que je réussissais , ou croyais réussir, à y voir plus nettement, j'éprouvais le besoin d'en prendre bonne note par écrit, un peu comme on se prépare une « anti-colle » ou un « pense-bête - et vous verrez par la suite que c'est seulement dans la mesure où je réussissais à mettre par écrit la « pensée » sur la piste de laquelle je me trouvais effectivement à ma pensée ; raison pour laquelle, soit dit en passant, je ne souscris pas pleinement à un arrêt d'Antisthène Laërce : « Il répondit à un de ses amis qui se lamentait d'avoir perdu ses notes, qu'il aurait mieux fait de les écrire dans sa tête que sur des tablettes ».[...]

-La seconde raison généralement invoquée en réponse à votre question, et à laquelle je m'associe, consiste à observer que le travail de l'écriture est de la création sous toutes ses formes, s'il est totalement absurde et infiniment laborieux, est aussi la source d'un plaisir particulier et infiniment gratifiant. On invoque souvent, sur ce point, le sentiment d'une maîtrise sans doute passagère mais aussi très intense sur la réalité en en général, l'impression fugitive que celle -ci n'est autre que ce qu'on veut bien la faire être au gré de sa seule fantaisie, ou vouloir. Un ingénieur ou un artisan connaissent certainement et à juste titre, le même sentiment, à ceci près cependant que les machines ou les objets qu'il fabriquent gardent une certaine dépendance à l'égard de ceux qui en seront les futurs usagers, alors que les fabrications de l'artiste ou de l'écrivain, même si elles participent d'une même joie à créer et à fabriquer, ont la particularité d'être quant à elle indépendantes de ce souci d'utilisation. C'est pourquoi le créateur se sent volontiers plus proche de Dieu, et moins proche des hommes. Tout comme Dieu il a fait seulement ce qu'il a voulu et ce qui lui semblait bon. Mais la conséquence est que le résultat de son faire quasi magique consiste en quelque chose qui ne sera qu'une œuvrette par rapport à la création du monde. »

1. Clément Rosset. *Le choix des mots*. Éditions de Minuit 1995

La suite... vous la trouverez chez votre libraire...